

Karine Hébert
Impatients d'être soi-même, 1895–1960

Québec : Les Presses de l'Université du Québec, 2008. 290 pages

Nicole Neatby
Université St.Mary's

Dans cette étude comparative, Karine Hébert cherche à retracer la construction identitaire des étudiants et étudiantes de l'Université de Montréal et de l'Université McGill de 1895 à 1960. Voilà un défi de taille qu'elle a su relever de façon remarquable. Vouloir cerner les composantes d'une identité, terme flou s'il en est, est devenu un objectif qui, depuis une vingtaine d'années, alimente les réflexions d'un large éventail d'historiens, tous domaines confondus. Or, très peu en font l'objectif central de leur recherche et, à plus forte raison, suivant une approche comparative. D'autant plus que cette comparaison s'opère à plus d'un niveau. Ainsi l'auteure suit par le menu l'évolution des perceptions de soi d'une série de cohortes étudiantes au sein d'une même université. Elle fait aussi ressortir les différences entre les attitudes des étudiants et des étudiantes, et finalement elle compare les attitudes des étudiants qui évoluent dans deux communautés universitaires on ne peut plus distinctes, entre autres, au chapitre des priorités académiques et de l'appartenance nationale ou religieuse.

Pour ce faire, elle découpe son étude en décennies. Formule arbitraire, mais qui se justifie dans la mesure où l'auteure a su rattacher à chacune d'entre elles un événement marquant tel que la Première Guerre mondiale, la grande Dépression, la Deuxième Guerre mondiale ou encore la Guerre froide. K. Hébert démontre bien comment chacune de ces époques a modelé les attitudes, les préoccupations et les initiatives des étudiants. Certains pourront s'interroger sur le bien-fondé de mettre un terme à cette étude à l'aube des années soixante, la période perçue généralement parmi les jeunes comme le point tournant identitaire voire révolutionnaire pour certains. Or, bien que l'on commence à remettre en question cet *a priori*, l'étude de Karine Hébert est la première qui nous permette d'affirmer que, chacune à sa manière et à divers degrés, la jeunesse étudiante s'est réinventée tout au long de la période qui précède la décennie mythique des années soixante. Plus que cela, son analyse permet

de mettre au rancart l'idée qu'il aura fallu attendre les années soixante pour que les étudiants universitaires s'ouvrent sur le monde et prennent des initiatives pour tenter de le changer. Au contraire, l'auteur démontre, grâce à une recherche exhaustive dans un corpus de sources au nombre duquel figurent les journaux étudiants et les documents produits par les associations étudiantes, que cet activisme est le propre des étudiants de toute la période. Son étude nous invite donc, mieux que toute autre, à repenser les critères qui ont permis jusque-là d'identifier des comportements ou des attitudes porteurs de changements inédits parmi les jeunes dans toutes leurs composantes. Une contribution de taille qui aura une portée à long terme auprès de ceux qui s'intéressent de près ou de loin à la jeunesse.

Son étude permet également d'apprécier chez les étudiants l'évolution de leur propre statut et de leurs responsabilités sociales ainsi que la nature de leurs rapports avec l'autorité au fil du temps. Plus précisément, K. Hébert estime qu'au cours de cette période, les cohortes étudiantes sont engagées dans un long processus « d'autonomisation » vis-à-vis le monde des adultes et viennent de plus en plus à se percevoir comme les porte-paroles de la jeunesse dans son ensemble. Et, si tout au long de la période, elle note qu'ils s'identifient comme étant l'élite de demain—élite qui se conjugue au masculin—l'auteur fait valoir qu'au début du siècle, ils se perçoivent d'abord et avant tout comme des jeunes en phase d'apprentissage. Par la suite, ils se définissent comme les membres d'une génération. Ensuite, ils estimeront plutôt faire partie d'un groupe social distinct. Finalement, vers la fin de la période, ils chercheront à agir comme groupe de pression. Ses conclusions sont surtout convaincantes car elle évite de trop schématiser. Elle démontre bien comment les étudiants des deux universités montréalaises passent différemment d'une étape à l'autre à des rythmes variés.

Elle identifie des allées et venues identitaires parmi les deux groupes, des chevauchements à l'occasion ainsi que des différences appréciables. Par exemple, ce sont les étudiants de l'Université de Montréal qui, davantage brimés dans leur autonomie par les autorités religieuses, adoptent l'appellation identitaire qui se démarque le plus des précédentes et la plus porteuse de changements alors qu'ils se perçoivent comme des jeunes travailleurs intellectuels.

Pour finir, tout en reconnaissant que l'auteure a très bien su démêler le pourquoi de ces mutations en invoquant les facteurs d'influence les plus significatifs, il en existe d'autres qu'il aurait été intéressant de fouiller davantage. Effectivement, ces jeunes n'ont pas été à l'abri des représentations, changeantes elles aussi, mises de l'avant par les psychologues ou les psychiatres pour ne nommer que ceux-là. Au cours de cette période, les critères définissant un jeune dit « normal » ou déviant vont évoluer. (Les travaux du psychologue Benjamin Spock en sont un bel exemple.) Tenir compte de ces critères qui très souvent finissent par essaimer et définir ce que devrait être les droits et privilèges de l'adulte et du jeune (le droit de vote, l'âge auquel on peut consommer de l'alcool en public) servirait à faire davantage ressortir toute la complexité du processus de construction identitaire des étudiants universitaires. En d'autres mots, les jeunes puisent à un vaste éventail de sources et s'imprègnent d'influences plus diffuses qui n'en sont pas moins réelles car elles contribuent aussi à construire leur identité.